

LE PROGRES!

étant au pied de la potence, il demande à boire. On lui apporta un verre de bière, auquel il souffla la brume. Interrogé pour quoi il faisait cela, il répondit: Parce que l'écume de la bière, à la longue, engendre la gravelle.

L'union conjugale.— Un ours reprochait à un couple nouvellement marié le tort qu'ils avaient de se disputer aussi souvent qu'ils le faisaient. Vous êtes d'autant moins excusables leur dit-il, que vous ne faites qu'un à vous deux. — Nous ne faisons qu'un! s'écria le mari: Ah mon Dieu! le ours, et vous prouvez de temps à autre la peine d'écouter à nos fenêtres, tout ce qu'il y a de nous sommes vingt.

Toutes correspondances et lettres doivent être adressées à J. B. O. HARRIS, Sec. Général du Progrès, Ottawa, H. C. Ce journal est en vente chez les libraires et les dépositaires de la ville. Il perçoit et réglera tous les comptes à date et continuera de sa publication et d'après l'avis de son directeur.

LE PROGRES.



OTTAWA, HAUT-CANADA.

Mercredi, 1 Décembre, 1858.

Publié par une Société en commandite sous le nom de LE PROGRES, GAZETTE, FRANKLIN.

A NOS ABONNÉS.

Nous sommes fiers que notre journal s'ait pu paraître plus régulièrement depuis quelque temps. Des accidents imprévus ont été la cause. Il serait difficile de se figurer sous les obstacles qui se rencontrent dans la fondation d'un journal, et plus d'une fois nous nous serions laissés aller au découragement si le désir de faire le bien et d'être utile à nos concitoyens ne nous eût soutenu. Mais nous avons souvent entendu des paroles de bienveillance pour notre œuvre; d'utiles avis nous ont été donnés et nous les avons reçus avec reconnaissance; en un mot nous avons pu voir que *Le Progrès* avait de vrais amis, et c'est pour nous une douce consolation et un précieux encouragement au milieu d'un travail assez ingrat. Nous comptons de nouveau sur la bonne volonté de nos concitoyens. Qu'ils veuillent bien nous pardonner les imperfections nombreuses qu'une plume mieux exercée n'aurait pas commises et qu'ils ne nous en veulent pas trop si notre journal n'a pas paru avec assez de régularité. La carrière de *Journaliste* est semée de bien des épreuves, et nous n'avons pas la prétention de croire qu'ils n'en ont pas de nous comités de tant d'autres qui avec beaucoup plus de moyens n'ont pu cependant fonder leur journal qu'au milieu de grandes peines et d'énormes sacrifices. Voyons, par exemple, ce qu'il en a coûté et ce qu'il en coûte encore à M. Taché pour établir *Le Courrier du Canada* sur le pied où il est maintenant. Ce journal fait honneur à la ville de Québec; c'est un monument de l'activité, de la persévérance et du talent de son honorable rédacteur. Qui pourrait dire cependant tous les déboires, les mécomptes et les dégoûts que M. Taché a eues pour arriver où il est maintenant? La pensée du devoir le soutient, et nous profitons de cette circonstance pour lui offrir le tribut de notre admiration et l'encouragement de notre faible voix dans sa nouvelle carrière de dévouement à la cause de la Religion et de la Patrie. Si donc nous nous trouvons aussi exposés à la malveillance et aux mécomptes; si on nous reproche nos fautes de français et le style; si on lance contre nous les traits acérés d'une critique sans ménagement; nous nous consolons par la pensée que d'autres plus habiles que nous ont subi les mêmes épreuves et ont néanmoins réussi dans leur noble tâche. Notre espoir à nous, c'est qu'appuyés sur notre bonne volonté et sur la sympathie de tous ceux qui aiment la nationalité canadienne, française, on voudra bien nous pardonner nos défauts et nous tendre une main amie pour consolider une œuvre que nous avons entreprise pour le plus grand bien de nos compatriotes des bords de l'Ottawa.

Des provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union Fédérale.

M. Taché en parlant du revenu de l'Île du Prince Edouard, amène sur le tapis, avec plus ou moins d'appos, une question de commerce d'autant plus intéressante qu'elle a déjà été, le sujet de discussions extrêmement importantes. Cette question, la voici: "devons-nous être protectionnistes et libres-échangistes? en d'autres termes, devons-nous favoriser le commerce extérieur, c'est-à-dire les importations et les exportations; plutôt que l'industrie nationale?"

Le *Journal des Débats*, journal qui comme beaucoup d'autres n'a fait que l'expérience d'une apparition éphémère et momentanée; tel que ces météores lumineux ou ces pièces d'orfèvrerie qui parissent d'un bout de l'horizon, s'évanouissent subitement, mais avant qu'on ait pu apprécier leur forme disparaissent subitement, ne laissant pas plus de traces que le vaisseau dans l'Océan; le *Journal des Débats*, dis-je, a discuté cette question fort au long, dans quelques uns des numéros qu'il a publiés après lui. Il se déclare ouvertement protectionniste, tandis que M. Taché se présente comme libre-échangiste. Opposons brièvement les raisons des uns et des autres sur cette question, afin de pouvoir tirer une conclusion.

M. Taché dans deux tableaux, graphiques, sous le rapport du style et de la description, montre la différence qu'il y a entre celui qui cultive la terre et l'Ouvrier des manufactures. Le premier, dit-il, ne dépend que de lui-même et de travail de sa famille; il trouve sur sa ferme un travail toujours assez payé de profits pour lui fournir et à ses enfants une subsistance saine et abondante; il échappe d'ordinaire aux ravages des fléaux qui trop souvent, hélas, dévastent les centres des populations manufacturières, et contre lesquelles les riches des villes vont chercher un refuge dans la vie des champs; enfin il transmet aux siens l'héritage traditionnel. Le second, au contraire ne s'appartient pas; subsistant de primes abord toutes les variations du commerce, il est souvent soumis à un chômage forcé pendant lequel les inquiétudes et la gêne, mauvaises conseillères, le harcèlent et le qu'entraîne l'habitation presque en commun d'un grand nombre d'individus, il ne jouit de la vie et du spectacle de la nature qu'à de rares et courts intervalles; le plus part du temps transportant ses pénates de demeure en demeure, il ne reconnaît plus à trente ans la maison où il a reçu le jour et ne légua à ses enfants que la perspective d'un sort semblable au sien. De tout ceci, il est certain que le fermier mène une vie bien plus agréable que le manufacturier; mais pour cela est-ce à dire que celui-ci ne mène pas une vie supportable? parce que le rentier semble encore plus heureux que le fermier il ne s'en suit pas que celui-ci ne puisse pas vivre tout de même. Ensuite il est clair que M. Taché nous fait envisager les manufactures sous leur plus mauvais côté: par ce qu'il arrive quelque fois et même assez souvent que ces institutions, soient des écoles d'immoralité et de libertinage; il ne s'en suit pas que les manufactures soient de mauvaises institutions, car de l'existence d'un fait on ne doit pas conclure à la nécessité de son existence. De plus en fixant les limites du travail quotidien et le taux du salaire, deux choses que l'industriel fait varier suivant son gré et souvent d'une manière horrible, les pourrait-on pas opérer les réformes les plus salutaires et les plus nécessaires, et jamais il ne venait à l'établissement dans notre pays un nombre et une qualité de manufactures, telles à réclamer ces précautions? — Une autre raison que donne encore M. Taché pour soutenir sa Thèse, c'est que le Canada ne possède pas un outillage, un surcroît de population et une organisation manufacturière assez parfaite pour qu'il soit possible de retirer de véritables profits. — Mais on se sera bientôt procuré l'outillage nécessaire, ce qui sera même un encouragement donné aux arts mécaniques du pays; le second, à voir l'augmentation de la population, chaque année, sera bientôt ce qui fera le moins de défaut, et même maintenant n'y a-t-il pas une foule d'individus qui cherchent en vain l'ouvrage qui leur gagnera le pain quotidien et qui seraient trop heureux de l'obtenir par un travail assidu dans une fabrique, et le troisième enfin est facile à établir avec des hommes capables; et avec le temps, le tout se perfectionnera, car *fi faber fabricando*. Et lorsque toutes les

provinces seront unies ensemble; (si jamais elles viennent à s'unir, suivant le désir même de M. Taché; ce que nous ne voulons ni rejeter ni désirer) former un empire des plus puissants, ne serait-ce pas une honte pour elles de ne pouvoir se fournir à elles-mêmes les objets de première nécessité un bouton, une aiguille, un morceau de fil, vous serez obligés d'aller tout acheter chez vos voisins, car par cela même qu'ils auront vous être nécessaires, prouvent sur vous un pied d'autant plus élevé qu'ils le seront plus. Enfin jusqu'à nos portes qui devront être importées; comme s'il n'y avait pas en Canada assez de bois pour nous en fournir amplement. Mais non, disait le *Journal des Débats*, vos Messieurs se figurent sans doute qu'il n'y a pas assez de bois en Canada et qu'il faut l'importer. Les législateurs au moins devraient savoir que si la nation faisait des progrès, elle ferait bouillir des pots avec plus de facilité. Ce n'est pas à dire que nous reconstruisions tout-à-fait le commerce extérieur; non, au contraire, exportons et importons en aussi grande quantité que nous pourrions, et en échange rapportons dans notre pays le numéraire, véritable source de toute aisance et de toute prospérité matérielle chez une nation; mais en retour organisons les importations et n'en faisons que dans une mesure sévère et réservée. Car un pays où le chiffre des importations surpasse celui des exportations, est un pays qui nécessairement est endetté; chose toujours terrible, surtout lorsqu'elle va jusqu'à nécessiter une banqueroute nationale.

D'un autre côté, du fermier et du manufacturier, il est certain que l'un est plus aisé que l'autre; mais l'on sait qu'il n'est pas possible à chacun de choisir son sort et sa fortune; l'on doit se contenter de ce que l'on a et remercier Dieu de ne pas avoir encore moins. Ce qui ne nous empêchera pas de dire avec M. Taché, "heureux ceux dont le lot de travail dans ce monde est de cultiver la terre", mais sans ajouter, malheureux ceux qui Dieu a condamné en ce monde à travailler depuis 6 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, dans des salles froides, humides et obscures, toujours assis à la même place, tournant la même manivelle ser d'un extrême à l'autre.

Mais disent peut-être quelques personnes qui sont toujours en extase devant l'Angleterre, si les Anglais à qui on ne nie pas certainement une grande connaissance du commerce, si les Anglais se sont déclarés pour le libre-échange, c'est que cette nouvelle théorie doit avoir du bon? — Certainement qu'elle a du bon, répond le *Journal des Débats*, avec ce ton mordant et satyrique distingue la plupart de ses articles, de même que ce dindon dont vous mangez, le sot l'y laisse est bon; mais voudriez-vous être à sa place? ce qui est bon pour l'un peut-être très pernicieux pour l'autre. Les nègres sont abolitionnistes, et les planteurs sont en faveur de l'esclavage. En France tout soldat admire sa giberne dans laquelle se trouve son bâton de maréchal, et en Angleterre, le jeune enseigne imberbe et ignorant qui a acheté son brevet, trouve très naturel qu'un simple soldat ne puisse jamais devenir autre chose que sergent. Au lieu de peser les sentiments, il suffirait quelque fois de sonder le cœur d'où ils partent, pour en connaître la valeur. Les Anglais eux-mêmes ont-ils toujours été libres-échangistes? Non, car leurs immenses fabriques, leur industrie nationale n'ont grandi et n'ont acquis une telle importance qu'à l'ombre d'un système efficace de protection. — Eh bien, imitons-les, soyons d'abord protectionnistes et lorsque nous aurons appris à nous suffire à nous-mêmes, nous essayerons de suffire aux autres, et nous serons libres-échangistes; mais avant tout soyons protectionnistes, ou plutôt s'il nous est permis d'émettre un autre désir, allions les deux, car les extrêmes se valent jamais rien, soyons et protectionnistes et libres, en autant que les deux peuvent s'unir ensemble.

Nous laissons aux hommes de sens le soin de conclure eux-mêmes, d'après les raisons pour et contre données ci-dessus. Nous demandons bien pardon à nos lecteurs si nous nous sommes étendus un peu au long sur cette question, mais sachant qu'elle comportait un intérêt particulier, nous n'avons pas cru leur déplaire en agissant ainsi. D'autant plus, ainsi que le dit M. Taché, que ces digressions sont dans le plan de ses études sur les Provinces de l'Amérique du Nord et

sur leur avenir: car les institutions doivent être en harmonie avec les circonstances de temps et de lieu, avec les tendances et les aspirations des peuples et il importe au plus haut point d'étudier ces circonstances, afin de ne pas marcher vers la solution qu'on propose, à rebours de ce qu'indique la nature des choses.

E. L. DE BELLEFILLE.

[A Continuer.]

Depart du R. P. Honorat, O. M. I. pour la France.

Nous annonçons dans notre No. de six courant le retour en France de R. P. Honorat, O. M. I. Le départ de ce célèbre missionnaire a été retardé par le R. P. Honorat, de la même Congrégation, qui lui aussi, vient de quitter le Canada, où il exerçait les fonctions apostoliques depuis environ dix-sept ans. Arrivé en décembre, 1841 avec les RR. PP. Tolman, Beaumont et Lagier, il a été le premier fondateur et Supérieur de l'établissement des RR. PP. Oblats dans le Diocèse de Montréal. Pendant les premières années de son séjour au milieu de nous, on a pu apprécier son zèle d'apôtre dans les diverses missions et retraites qu'il a données conjointement avec ses confrères. Envoyé dans la Saguenay, il s'est voué avec une ardeur et une charité vraiment héroïques à l'amélioration religieuse et morale des Colons isolés dans les vastes forêts de cette contrée. Non, les Canadiens de St. Alphonse, de St. Alexis, de Grand-Brûlé et de Chicoutimy n'oublieront jamais les fatigues auxquelles il se livrait pour leur prodiguer toutes les secours que réclamait leur situation si précaire. Comme un bon père, il s'intéressait au bien-être spirituel et temporel de chacun de ses enfants. Par ses prédications, il a affermi au milieu d'eux le régime doux et consolant de la religion; par son influence et par ses sacrifices, il a étendu sur une plus large échelle la colonisation du Saguenay. N'écouterait que son zèle et les besoins des nouveaux Colons, il s'est avancé jusqu'au cœur des forêts; là, à douze milles de la baie des Ha! Ha! il a bâti une chapelle autour de laquelle sont venues à sa voix se grouper plusieurs familles canadiennes, qui ont commencé la colonisation de Grand-Brûlé, formant aujourd'hui une paroisse assez considérable. Mais une calamité, hélas! bien cruelle vient jeter la consternation et la misère dans ces paroisses naissantes: un incendie se déclare tout à coup et détruit en grande partie les villages de St. Alphonse et de St. Alexis et les semences confiées aux terres nouvellement défrichées au prix de tant de sueurs et de travaux à deux lieues à l'entour. Le dévouement le plus complet fait passer sur les pauvres Colons ses dures exigences. Le cœur du compatissant missionnaire se brise en ce jour malheureux toutes les douleurs de ses enfants. Il part immédiatement pour Québec, implore l'aide du gouvernement, la charité du clergé et des citoyens de cette ville, et, fier, heureux de son succès, il revient dans la Saguenay, ramenant avec lui, nous dirons presque l'abondance. Rappelé à Montréal, il continua à évangéliser les paroisses de ce diocèse jusqu'au jour où ses supérieurs le placèrent à la tête de l'établissement que RR. PP. Oblats possèdent dans la ville de Bytown.

C'est donc avec un vif regret que nous voyons s'éloigner du Canada ce pieux et infatigable missionnaire. Mais ce qui doit consoler le cœur du R. P. Honorat, c'est qu'il n'a pas travaillé pour des cœurs indifférents et ingrats, c'est que partout au milieu de nous il rencontre la sympathie la plus cordiale, c'est que son nom et ses œuvres trouveront un écho sincère et prolongé dans les sentiments de notre affection et de notre reconnaissance.

Lord Bury est arrivé à Toronto. Le maire de cette ville et plusieurs des principaux citoyens lui ont offert un dîner qu'il a accepté. Ce jeune noble, lié aux plus grandes familles aristocratiques d'Angleterre, parmi lesquelles se trouvent celle du duc de Bedford, marche vite vers les plus hautes distinctions nationales. A peine a-t-il vingt-six ans accomplis, et cependant les voix qui ont le plus d'autorité dans le parlement impérial, telles que celles des lords John Russell, Palmerston, des d'Israeli et des Gladstone, ont accueilli ses débuts oratoires avec des paroles flatteruses et encourageantes.

Lord Bury a prouvé qu'il était un ami sincère et dévoué du Canada.